Francine Ruel

Le bonheur est passé par ici

Tome 4

roman

10 SUR 10

Pour André Bastien,
l'homme qui n'a jamais lâché ma main
au fil de la trilogie du bonheur.

« Personne ne me volera ce que j'ai dansé. »
Hélène Darroze

« L'instant est béni. Tout le reste est souvenir. »
Jim Morrison

Prologue

Merde ! Ils l'avaient quand même fait ! Merde de merde de merde !

Ils étaient tous là, à me regarder. Les yeux brillants, la bouche en cœur, l'œil humide, ravis de la surprise qu'ils avaient organisée. Une quinzaine d'imbéciles heureux qui chantaient à tue-tête : *Chère Olivia, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour…* Et de façon plus traditionnelle par les membres de ma nouvelle famille italienne : *Tanti auguri a te Olivia.*

D'instinct, je m'étais aussitôt plaqué un sourire sur les lèvres. C'est le même que j'ai utilisé jusqu'en soirée avec plus ou moins d'intensité. Il n'a quitté mon visage qu'au moment de ma toilette, essuyé par la débarbouillette. Il a ensuite pris la fuite par la bonde du lavabo. Mais en attendant de pouvoir faire ce geste libérateur, je leur ai montré ma joie, alors qu'à l'intérieur je bouillais. Je n'avais pas arrêté de leur répéter que je ne voulais pas

de fête d'anniversaire, à l'homme de ma vie, à tous mes amis : « Pas de célébration, surtout pas de *surprise-party*. Rien, en fait. Cette année, je passe mon tour. » Mais mes amis et mon amoureux ne l'entendaient apparemment pas ainsi, puisqu'ils étaient là, réunis autour de la grande table, et entonnaient maintenant : *Happy birthday to you*.

À peine sortie du lit, ce matin-là, je m'étais sentie maussade, avec l'envie de faire la gueule toute la journée. Après tout, puisque c'était ma fête, j'avais le droit de faire ce qui me plaisait. Et si c'était la baboune, eh bien, ce serait la baboune ! Je me rappelais trop bien que c'était le jour de mon anniversaire – je n'ai pas encore totalement perdu la mémoire malgré mon âge canonique –, mais les choses s'étaient gâtées davantage. J'avais eu le malheur de me regarder dans la glace en utilisant la partie grossissante du miroir pivotant. Geste dangereux s'il en est un. J'avais sursauté en me demandant qui était cette vieille plissée qui me fixait de la sorte. Tout était amplifié : les rides, les creux, les cernes, les plis et mon désarroi. Les lèvres de cette femme beaucoup plus âgée que moi étaient ultrafines, une ligne rouge ; ses sourcils semblaient désertiques ; sa peau tavelée de brun luisait dans la lumière ; ses yeux gonflés étaient encerclés de traits, certes délicats, mais c'étaient les marques indélébiles du temps. Sans oublier le petit duvet du menton, transformé en horribles poils de sorcière sous l'effet de la loupe. J'avais fait disparaître cette aïeule d'un coup sec sur le miroir, qui avait oscillé avant de reprendre sa position initiale, celle qui n'accentue pas tout. L'image qui m'était alors apparue n'était pas beaucoup plus flatteuse, mais ne paraissait pas aussi ravagée par le temps. J'avais dû m'en contenter.

Les jours précédents, j'aurais donné n'importe quoi pour tracer un gros X au crayon noir sur cette date du calendrier ou, mieux, étaler sur ce chiffre maudit du

liquide correcteur pour l'éliminer pour toujours de sa case et faire comme si cette date n'avait jamais existé. Cette année, le 13 août n'aurait pas lieu, un point c'est tout ! C'est comme ça. Désolée pour ceux qui tenaient à cette journée. On nie bien l'existence du treizième étage dans les hôtels !

Je ne connais aucune personne sur terre, du moins aucune personne saine d'esprit, qui serait enchantée de festoyer pour souligner le fait qu'elle vient d'avoir soixante-dix ans. Soixante-dix ans ! Je n'arrivais même pas à y croire. J'avais soixante-dix ans et ça me mettait en rogne. Je sais que le temps passe vite, mais il y a des limites ! Je n'avais senti aucun signe avant-coureur de cette déchéance pourtant annoncée. Enfin, presque aucun. J'ai le cheveu blanc, certes, et je suis incapable de me relever avec élégance lorsque je jardine tellement j'ai mal aux genoux. Par temps humide, j'ai les articulations qui me font un mal de chien, mais rien de plus ! Dans ma tête, ça carbure encore à pleine vitesse. C'est sûr que parfois j'oublie des noms, je me demande où j'ai pu ranger mes lunettes, je n'entends pas avec autant d'acuité qu'avant, je ne fais plus les choses aussi rapidement, mais ça s'arrête là.

Je ne veux pas les avoir, ces soixante-dix ans. Surtout, je ne veux pas les célébrer. Je ne veux pas de ce cadeau empoisonné. Le présent a beau être enveloppé de bons sentiments : « Tu te rends compte de tout le chemin que tu as fait ! » « C'est formidable, tu es encore en bonne santé ! » « Wow ! Bien conservée pour ton âge ! La vie te réserve encore de belles années. » *Bullshit !* Je. N'en. Veux. Pas. De. Ces. Soixante. Dix. Ans. Est-ce que c'est clair ? J'en ai déjà, des années, inutile d'en rajouter ! Je ne demande pas non plus à « reculer mon kilométrage » et à me retrouver dans la trentaine. La soixantaine me suffirait amplement. Ce bel âge, gardez-le. Ils

sont tout neufs, ces soixante-dix ans, ils ne sont même pas déballés, jamais utilisés. Je vous en fais cadeau. Vous hésitez ? C'est un âge formidable, à ce qu'on dit ! Ces soixante-dix ans vont changer votre vie ! Personne n'est intéressé ? Vraiment ?

Si au moins ce passage à l'âge « ingrat » s'était fait en catimini. Passé sous silence, l'âge vénérable ! Mais non… Il a fallu que mes amis et les membres de ma famille se présentent chez moi et qu'ils chantent à tue-tête, ravis de souligner avec moi cet anniversaire de malheur. Dans quelques instants, ils vont m'offrir des cadeaux « adaptés à mon âge », qu'ils auront pris le temps de choisir : un amplificateur pour la télé, ou encore un téléphone avec de très grosses touches. Un bracelet SOS au cas où je tomberais… Non, je l'ai ! Ils se sont cotisés pour m'offrir une baignoire à porte, de modèle Liberty, facile d'accès pour la vieille chose que je suis devenue. Et pourquoi pas des chaussures thérapeutiques aux jolis motifs, ou une pince de préhension pour ramasser tout ce que j'échappe ? Mieux : un chausse-pied télescopique ! Un enfile-bas de contention et son retire-bas ! J'en rêvais ! Un coupe-comprimé ? Une énorme loupe ? Des couches-culottes, tant qu'à y être ! Et ne vous attendez pas à ce que je m'exclame devant votre gâteau transformé en porc-épic à cause du trop grand nombre de bougies allumées !

Bernard Pivot le disait si bien : « Vieillir, c'est chiant parce qu'on ne sait pas quand ça a commencé et l'on sait encore moins quand ça finira… » J'ai beau sourire, je me sens tout à coup vieille, vieille… À compter d'aujourd'hui, je suis une septuagénaire ! Au secours !

1

— Mamou ? Ça va ?

Raphaëlle se tenait devant moi, jolie comme un cœur dans sa petite robe noire. Et dire qu'elle s'habillait dans les friperies ! Il faudrait que j'aille y faire un tour, moi aussi, au lieu d'être une super consommatrice… Elle sautillait d'un pied sur l'autre, sûrement incommodée par ses souliers à talons hauts – qu'elle avait dû piquer à sa mère, elle qui habituellement était une fervente adepte des espadrilles. Ma petite-fille scrutait attentivement mon visage, en plissant ses magnifiques yeux bleus, à la recherche de ce qui pouvait clocher chez moi. L'heure n'était pas aux explications. La fête battait son plein partout dans mon jardin, sauf en moi, mais Raphaëlle n'avait pas à être au courant du tumulte qui m'habitait. Pas aujourd'hui, en tout cas. Je l'ai rassurée d'une caresse sur la joue, lui précisant que je me remettais doucement de la surprise que ma famille et mes amis

venaient de me faire. Elle m'a souri et a semblé soulagée. Elle jouait le jeu, elle aussi.

— Mamou ? Veux-tu que je t'apporte un autre verre de champagne ? Le champagne, ça fait tout passer, non ? En tout cas, c'est ce que tu dis.

Elle m'a arraché un sourire. Un vrai. Pas celui, sibyllin, que je m'efforçais de conserver pour camoufler mon irritation. Comme j'aimais cette enfant ! Si fine, si vive.

— Très bonne idée, les bulles, ma puce.

Je ne me rappelais même plus qui, lorsque j'avais franchi la tonnelle qui sépare le parterre avant et l'arrière de la maison, m'avait enlevé de force mes sacs d'épicerie des bras – mon fils peut-être – et les avait déposés devant les grandes portes-fenêtres donnant sur la cuisine. Ensuite, on m'avait traînée avec vigueur vers la terrasse, et c'est là que j'avais vu tous ces gens réunis et que j'avais compris.

J'avais tenté de reconnaître ceux qui avaient participé à la trahison. Parce que, pour moi, c'en était une. Comment Vincent, mon propre fils, et sa blonde – pourtant la plupart du temps de mon côté – avaient-ils pu ignorer mon désir de taire mon changement d'âge ?

Ma famille italienne n'avait guère fait mieux. Bernardo, sa fille Graziella, son mari Luigi et leurs trois enfants, Giulia et les jumeaux, étaient là eux aussi. Et que dire de mes précieux amis, mes complices de la première heure qui s'étaient greffés à la famille ? François et Albert, Henri et Thomas, Lulu et Armand, et Allison sans son Jules. Il ne manquait que Massimo. Le seul qui avait respecté mes volontés.

Le petit juge qui loge trop souvent dans mon cerveau et qui me sert de conscience trouvait que j'exagérais un peu. Il avait peut-être raison. Je n'étais quand même pas rendue à ma dernière heure, et il ne s'agissait pas de mon

enterrement, mais d'une fête à laquelle j'assistais, à mon corps défendant, il faut le dire, les mâchoires serrées. « Son honneur » en rajoutait une couche ou deux afin de s'assurer que la culpabilité accomplissait son travail de destruction massive. Il me répétait finalement que ce genre de sourire crispé n'allait pas faire bonne figure sur les photos qui ne manqueraient pas de circuler sur les réseaux sociaux auxquels ma famille et mes amis étaient abonnés. Ils étaient tous là, munis de leur téléphone intelligent, les jeunes comme les plus vieux, et me bombardaient telle une star de cinéma tandis que j'étais habillée comme la chienne à Jacques – après tout, j'étais sortie pour faire des courses – et que je ne me rappelais même pas si je m'étais coiffée ce matin-là. Tout un chacun se présentait sous son meilleur jour, alors que, moi, j'avais l'air de n'importe quoi. J'avais eu beau protester auprès des invités, ils m'avaient tous juré que « voyons-donc-t'es-belle-comme-tout-t'es-super-belle ! ».

Formule de politesse que l'on emploie avec quelqu'un qu'on aime, ou avec une personne âgée. La vieillesse rend beau, à ce qu'il paraît ! A-t-on jamais entendu parler d'une vieille laide ? Non ! On la gratifie toujours de jolis compliments. Histoire de faire passer la pilule.

Sous les flashs répétés, j'avais tenté de me détendre. Il ne fallait pas que les souvenirs photographiques de cette fête surprise soient pires que la journée elle-même, qui était déjà difficile à digérer. J'essayais de prendre la chose à la blague. Mais cette pilule-là ne passait pas.

J'ai regardé Raphaëlle s'éloigner vers la table où s'agglutinaient la plupart des invités. Elle était jonchée d'une multitude de bouteilles et de verres. J'allais devoir en ingurgiter, des coupes de champagne, pour réussir à avaler mes maudits soixante-dix ans ! Je continuais d'arborer mon sourire artificiel, que je tentais de

rendre le plus spontané possible. Le sourire factice qui donne le change, qui fait croire que tout va bien. C'était Massimo qui m'avait appris à me servir de cet artifice. Il l'utilisait souvent. Une personne rencontrée par hasard, ravie de le revoir alors qu'il faisait tout pour l'éviter, un professionnel qu'il n'arrivait pas à blairer insistant pour travailler à ses côtés : il sortait de sa poche son sourire plein de dents, lumineux et enthousiaste, et se l'appliquait sur la bouche comme on enfile un dentier. J'avais été quelques fois témoin de son manège et j'avais pu constater à quel point la personne en question n'y avait vu que du feu.

Mais Raphaëlle n'était pas dupe. Malgré ses dix-sept ans tout neufs, elle était perspicace, cette petite. Je l'ai vue tendre une coupe qu'elle venait de remplir à mon amoureux et lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Bernardo s'est aussitôt avancé dans ma direction en tentant de ne pas renverser la coupe qui m'était destinée alors que les jumeaux, ses petits-fils Luca et Enzo, couraient autour de lui avec l'intention à peine dissimulée de provoquer un accident. J'aimais le voir ainsi, un peu malhabile mais si touchant, toujours aussi élégant sans le savoir, avec sa belle tête grisonnante, son teint basané légèrement souligné par le travail régulier au soleil et par les fines marques autour de ses yeux rieurs. C'est rare, un homme qui sourit en permanence. En général, ils deviennent bougons en prenant de l'âge. Tout semble les impatienter, les déranger. Pas Bernardo, qui affichait une humeur égale depuis les premiers jours. Je reconnaissais bien l'amoureux qui était entré dans ma vie grâce aux bons soins de Massimo et qui avait choisi de vieillir avec moi. Mon ami ne s'était pas trompé lorsqu'il m'avait dit, plus de quinze ans plus tôt, de ne pas le laisser filer, celui-là. « Je pense que c'est le bon. » Et je me souviens qu'il avait ajouté que Bernardo était un

des deux seuls Italiens qui en valaient la peine, sous-entendant que l'autre, c'était lui, bien sûr. C'est ainsi que, durant toutes ces années, on avait, comme le disait si bien mon presque frère, formé un couple à trois.

Après m'avoir donné un baiser sur le front, Bernardo s'est accroupi près de ma chaise. Il s'est adressé à moi tantôt en français, tantôt en italien puisque je maîtrisais cette langue de mieux en mieux – il n'y avait que les jumeaux qui se moquaient encore de moi en imitant exagérément mon accent et en faisant exprès de parler à la vitesse du TGV Rome-Naples pour être certains que je me perde en chemin.

— *Bella*, tu ne m'en veux pas trop ?

Tout en me tendant ma coupe, il m'expliquait qu'il avait tenté l'arrêt des préparatifs de cette fête dont je ne voulais pas.

— *Scusi, amore.* Mais Vincent a tellement insisté pour que la fête ait lieu… Il trouvait que ça aurait été un sacrilège de passer ça sous silence.

« De quoi il se mêle, celui-là ! » me suis-je dit. La chair de ma chair, mon propre fils ne voulait absolument pas tenir compte de mes humeurs et de mes décisions. Encore heureux qu'il n'ait pas l'intention de me placer quand il jugera le temps venu de m'enfermer avec les autres vieux. S'il change d'idée, j'espère qu'il me restera assez de volonté pour empêcher la chose. Bernardo a ajouté, un peu penaud, que Graziella l'avait même menacé de l'empêcher de voir ses petits-enfants pour toujours s'il contrecarrait les préparatifs. Nos enfants respectifs étaient donc les instigateurs de ce… cette… J'étais tellement mortifiée que je n'arrivais pas à trouver le terme juste pour qualifier cette réunion dont j'étais l'invitée d'honneur.

J'ai caressé sa joue burinée avant de lui répliquer qu'il ne devait pas s'inquiéter. Non, je n'étais pas de

très bonne humeur, mais ça allait passer. Et les enfants n'avaient sûrement pas préparé cette fête pour mal faire. Il m'a embrassée tendrement et s'est éloigné vers les autres invités. Je nous ai revus, un bref instant, dévalant main dans la main les marches de la *chiesa di San Francesco* où nous venions de nous marier.

J'ai fini ma coupe d'un trait et j'ai décidé de me lever. Lentement, il faut dire. Et mes vieux os n'y étaient pour rien. J'étais assise dans une chaise Adirondack et, quel que soit l'âge qu'on ait, ce n'est ni facile ni élégant de s'extirper de ce genre de siège. Après tout, ce n'est pas en restant assise à trôner comme une petite vieille que j'allais donner le change sur mon âge. Mes amis finiraient par penser que j'étais devenue grabataire. « En restant seule dans ton coin à ruminer ta colère, tu leur donnes raison, ma vieille, a précisé le juge. Finalement, ils ont bien fait de fêter leur "tatie Danielle" avant qu'il ne soit trop tard… »

J'ai obligé ces pensées à déguerpir et j'ai tenté de me raisonner toute seule avant que l'empêcheur de tourner en rond qui savait si bien peser le pour et le contre et logeait dans ma tête depuis belle lurette le fasse à ma place. « Calme-toi le bolo, Olivia ! Après tout, on ne célèbre pas tes cent ans ! » De toute façon, même si j'avais voulu prendre racine au pied de la chaise, impossible que ça m'arrive : Luca et Enzo, les deux bombes d'énergie de dix ans qui étaient devenus mes petits-enfants par alliance, n'arrêtaient pas de bondir comme des sauterelles devant moi. Comment leur mère faisait-elle ? Deux mille volts en double, branchés en permanence ! Ils n'avaient de cesse de crier qu'eux aussi voulaient être les héros d'un roman. Quelques années auparavant, j'avais écrit une histoire sur mesure pour leur sœur Giulia ainsi que pour Raphaëlle et son frère Batiste. Une promesse est une promesse, ils l'auraient, leur aventure, mais le temps

m'avait manqué. Tout ce qui me venait en tête, pour le moment, c'était *La Légende de Tsunami et Ouragan dans la tempête*. Il faudrait que je creuse davantage.

***

Lorsque j'avais quitté la maison jaune et acquis celle que j'habitais maintenant depuis quinze ans, j'avais un peu délaissé mon premier métier de réviseure pour écrire les aventures de la « fameuse maison jaune ». Les gens de mon entourage avaient tellement ri de mes nombreux déboires que j'avais fini par prendre des notes afin d'aider de futurs acheteurs à ne pas commettre les mêmes erreurs que les miennes. Je ne savais pas trop quoi faire de tous ces textes colligés, et mon amie Allison, auteure de romans policiers, m'avait fortement poussée à troquer mon futur guide-du-parfait-acheteur-qui-fuit-les-arnaques-et-les-arnaqueurs contre une autofiction. Projet beaucoup plus rigolo, m'avait-elle répété. Tout au long de cette démarche, elle m'avait tenu la main pour que je ne m'égare pas dans les couloirs sombres de la création, que je ne m'évanouisse pas trop souvent devant la page blanche, en me faisant partager ses secrets d'auteure. À la suite de quoi je m'étais inscrite à des ateliers d'écriture au Pavillon des arts, annexe de l'Université Bishop's située dans mon village. C'est là que j'avais appris à ordonner mes idées, à structurer mon sujet, à raconter, à aiguiser ma plume, à trouver mon style.

Puis j'avais pris mon temps pour écrire les mémoires de la maison jaune ; c'était elle, le personnage principal. J'avais raconté presque tout ce qui avait trait aux travaux interminables, aux ennuis à profusion, aux complications sans bornes. Ça allait du riz trouvé entre les deux par quatre des murs de la cuisine aux ronds de poêle qui avaient mystérieusement disparu et qui étaient réapparus au moment où l'on venait de recevoir les nouveaux

éléments commandés en Italie, à fort prix. L'histoire se baladait entre les tomettes qui n'étaient jamais arrivées, les tamias qui envahissaient le garde-manger, les fils électriques grugés par les souris, les planchers vernis pas encore secs le matin du déménagement, le branchement de la sécheuse au gaz exécuté par un électricien, la façon dont M. Piscine avait transformé le jardin en carré de sable lors du sablage du bassin, et j'en passe. J'avais insisté sur l'impossibilité de joindre un professionnel pendant la période de la chasse, sans oublier tous les ouvriers qui s'obstinaient à vouloir parler à « l'homme de la maison », et j'avais raconté, avec une joie non dissimulée, comment j'avais fini par me faire écouter d'eux en secouant mon chéquier bien en vue au-dessus de ma tête et en leur disant qu'il fallait qu'ils tiennent compte de mon avis puisque c'était moi qui payais. Autant de moments difficiles mêlés à d'autres plus heureux ou plus drôles. Marie qui avait perdu ses eaux durant le mariage d'Allison, la mort de Bouboulina, l'arrivée de Maxou et Rosie, la « minipause » en plein été, tous les écureuils et chauves-souris qui avaient forcé la demeure de l'héroïne.

Bien sûr, je ne pouvais pas parler des travaux sans inclure les ouvriers pas toujours compétents, qui s'appelaient dans l'histoire Plombier, Électricien ou Entrepreneur afin de préserver leur anonymat. Après la parution du roman, quand j'avais eu la chance de rencontrer des lecteurs, ces derniers étaient convaincus que nous avions fait appel aux mêmes professionnels alors qu'ils demeuraient à des kilomètres de mon village ! J'avais mélangé aux événements difficiles quelques moments de tranquillité et d'extase, même s'il y en avait eu peu ; j'avais parlé des repas formidables sur la terrasse en compagnie des amis, j'avais invité le lecteur à assister aux nombreuses fêtes dans le jardin et autour de la piscine. J'avais inventé une héroïne qui me ressemblait un

peu, je lui avais trouvé des amoureux dans ses moments de grande solitude, je l'avais accompagnée dans cette aventure au quotidien en lui faisant porter mes états d'âme, en lui permettant de partager mes angoisses, mes chagrins et mes grands bonheurs. À tout cela, j'avais ajouté la présence de mes amis les plus proches en leur demandant de se choisir un prénom, et je leur avais créé une vie plus rocambolesque que la leur, qui les menait sur d'autres sentiers que ceux qu'ils empruntaient au quotidien.

J'avais écrit partout. Tant au Québec qu'à Pitigliano, tandis que mon homme sillonnait les villages à la recherche de nouveaux acheteurs pour son huile d'olive. Il m'était facile de traîner mon ordinateur où que j'aille. Et Massimo était devenu mon premier lecteur. Ayant hérité d'une petite maison à la mort de sa maman, voisine immédiate de celle de Bernardo à Pitigliano – c'est d'ailleurs là, à l'occasion d'un voyage avec Massimo, que j'avais rencontré mon amoureux –, et comme mon ami connaissait tout de ma vie, il avait pris un malin plaisir à scruter mon manuscrit à la loupe. Lorsque ma plume devenait trop sage, il répétait que la maison jaune, après tout, c'était une histoire de fous ! « *Principessa*, on va pas commencer à se prendre au sérieux et surtout pas à endormir le lecteur ! »

Au final, j'avais récolté un assez joli succès auprès d'un lectorat important, et les encouragements de mon éditrice m'avaient persuadée de poursuivre dans ce nouveau métier d'auteure. Quelques romans jeunesse avaient suivi les aventures de la maison jaune. Mes petits-enfants et ceux de Bernardo me servaient de modèle. C'est ainsi que j'avais écrit *La Fille aux yeux rayons X* spécialement pour Raphaëlle ; puis *La Petite Pomme amoureuse du grand poireau* pour Giulia qui, à l'époque de ses dix ans, se trouvait trop grosse pour qu'un garçon

tombe un jour amoureux d'elle. Batiste avait eu droit au *Garçon qui voulait sauver le monde*. Et j'avais écrit l'histoire de *L'Enfant qui venait de loin* spécifiquement pour Miro, le fils adoptif de François et Albert dont mon personnage et moi étions la marraine. Albert m'avait secondée dans mes recherches sur le Tibet puisque, au cours des dernières années, il avait voyagé en Asie à titre de guide pour parents adoptifs. Et j'avais eu la chance de profiter des talents de dessinatrice de ma belle-fille Marie pour illustrer ces albums. Nous étions déjà complices, mais cette collaboration avait été formidable.

C'était au tour des « deux fourmis atomiques » de devenir détenteurs de leur propre histoire. Ils sautillaient sans cesse autour de moi en me pourchassant dans le jardin afin d'obtenir la garantie qu'eux aussi auraient un récit qui parlait d'eux. Je leur ai promis que ce serait pour très bientôt s'ils cessaient leur manège. J'en avais le tournis.

Nous avons finalement atterri – le mot n'est pas trop fort – sur la table où se trouvait le buffet. Il y a eu un tollé de la part des adultes. Giulia, leur grande sœur qui allait prochainement fêter ses seize ans, les a pris illico chacun par une oreille et les a écartés de la table où ils avaient renversé quelques verres dans leur empressement.

À bout de souffle – ce n'est plus vraiment de mon âge, pareilles chevauchées –, j'ai protesté qu'ils n'y étaient pour rien ; après tout, les jumeaux, qui affichaient tous les signes d'un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité alors que le diagnostic ne s'appliquait pas à eux, étaient adorables. Vifs, brillants, attachants, mais très bruyants. Ils en avaient dedans. On n'allait quand même pas leur reprocher leur enthousiasme débordant. Tant de jeunes sont amorphes, n'ont envie de rien et passent leur vie allongés sur un divan, le nez collé à leur portable…

Giulia, qui n'avait que quelques années de plus que les jumeaux, réussissait presque à tout coup à calmer leurs ardeurs. Elle affichait une autorité sans appel. Beaucoup plus que Graziella et Luigi qui, en bons parents débordés, n'y arrivaient pas toujours. Enzo et Luca protestaient tant qu'ils pouvaient, elle ne voulait pas céder. L'adolescente a accepté de les lâcher à condition qu'ils aillent sur-le-champ jouer dans la magnifique cabane que leur grand-père, leur père et leur oncle Tonino avaient construite juste pour eux au bout du terrain. Enzo a attrapé deux pointes de pizza au passage et a pris ses jambes à son cou derrière Luca. À moins que ce soit le contraire ; après dix ans, je n'arrivais pas encore à les différencier. Giulia m'a souri, contente d'avoir pu me libérer des monstres, comme elle les appelait. Elle avait bien changé depuis les aventures de *La Petite Pomme amoureuse du grand poireau* ! Elle avait laissé derrière elle ses rondeurs de fillette qui l'avaient tant attristée et qui avaient tant préoccupé ses parents, car, à cette époque, elle ne voulait plus manger. Et pour une *mamma* italienne, c'est le pire des cauchemars ! Elle devenait une fort jolie jeune fille. Une beauté italienne, une future Bellucci. Sans oublier qu'elle était studieuse, curieuse et enfin sûre d'elle.

J'en ai profité pour me préparer une assiette. Plusieurs invités me l'avaient proposé au début de la fête, mais j'avais décliné l'offre tellement j'étais assommée par cette surprise. Il y avait de tout sur la table sous la pergola, et en grande abondance, comme toujours. L'Italie était à l'honneur, et je soupçonnais Graziella d'avoir passé une longue période à ses fourneaux. Difficile de résister aux antipasti, aux salades de pâtes, aux moules et aux calmars farcis, aux morceaux de bruschetta de figues au jambon de Parme. François, qui m'accompagnait dans cette tâche ardue, m'a servi quelques tranches de

carpaccio de bœuf aux copeaux de parmesan, des ravioles aux cèpes, de la polenta grillée, des tuiles de Parmigiano Reggiano. Un peu de *fritto misto*, des gnocchis, *arancini* et *polpettini*. Sans compter les fabuleuses olives de la famille Simonelli. Bernardo avait dû en faire provision lors de son dernier séjour en Italie. J'ai jeté un coup d'œil sur les desserts. Des biscuits moelleux au citron, de la panna cotta, des *baci di dama*, des *semifreddo* et, bien sûr, du tiramisu. J'ai levé les yeux. Mes amis semblaient se régaler. Je n'allais pas bouder mon plaisir. Soixante-dix ans, peut-être, mais encore gourmande !

Dans ce menu de fête, il n'y avait que des plats qui me plaisaient. De toute façon, il n'y a pas grand-chose qui me déplaît dans la cuisine italienne. Depuis toutes ces années, mon corps en portait royalement les effets collatéraux. Comme avait l'habitude de dire Simone, romancière française au franc-parler et belle amie disparue trop tôt : « Ah ! La bouffe ! Une seconde dans la bouche, l'éternité sur les hanches ! » Mais aujourd'hui, qu'à cela ne tienne. Ils avaient voulu me faire une fête, eh bien, j'allais m'empiffrer et boire comme une vieille dame indigne ! Ça leur apprendrait à ne pas m'écouter.

François et moi nous sommes mêlés à Albert, Henri et Thomas. Ils avaient l'air assez contents d'eux, même si je devinais dans leurs yeux une petite touche de culpabilité. Ils m'avaient tous entendue proférer des menaces à qui voudrait souligner mon anniversaire, mais ils avaient répondu présents lorsque l'invitation était arrivée. Je les ai regardés comme si j'avais devant moi des traîtres.

— Bravo, les gars ! Je pensais que vous étiez mes amis !

— Voyons, Coquelicot, s'est défendu Albert en prenant les autres à témoin. Pensais-tu vraiment qu'on allait passer sous silence cet anniversaire ?

Il a ajouté, pour se protéger de mon irritation :

— Anniversaire dont on va taire le chiffre, bien entendu ! Au fait, Massimo n'est pas là ?

— Il est en tournage, non ? a avancé Henri.

— C'est le seul qui a respecté mes consignes, ai-je répliqué.

François est venu à la rescousse de son chum.

— Olivia, on fait une fête, c'est tout. Pour le plaisir. Parce qu'il fait beau. Parce qu'on a la chance d'être à peu près tous présents, pour une fois. On n'en est pas à une fête près. J'y pense, Miro avait un match, il t'embrasse très fort.

Avec tendresse, Henri a encerclé mes épaules de ses bras.

— On ne pouvait pas décliner l'invitation de ton fils. Il est tellement fier de toi. Ça fait des mois qu'il travaille là-dessus avec Graziella. Il est où, le problème, Olivia ? Quand c'est notre anniversaire, on fête !

— Ça dépend de l'anniversaire, ai-je marmonné. Mettons que, celui-là, je l'aurais mis aux oubliettes.

— De toute façon, tu ne les fais pas, ces…

J'allais lancer à Thomas un regard noir, mais il a été précédé par ceux des hommes présents. Ce qui a eu pour effet de l'arrêter aussitôt dans son élan.

— Ces quarante ans ! a-t-il conclu avec élégance.

— Ben oui, ben oui. Beau parleur ! lui ai-je dit. Attendez quand ce sera votre tour. Même là, ce sera moins pire. La vieillesse, pour les hommes et les femmes, ce n'est pas pareil.

— Qu'est-ce que tu nous chantes ? Nous aussi, on s'abîme légèrement, pour ne pas dire cruellement, en prenant de l'âge, a déclaré Albert.

— Oui, mais pas de la même façon.

Je pensais à la réplique si juste de Simone Signoret à ce sujet : « Avec l'âge, les hommes mûrissent, les femmes vieillissent ! »

Durant le silence qui a suivi, j'ai observé mes quatre amis. Ils n'avaient pas trop changé avec le temps. Il faut dire qu'ils étaient, pour la plupart, plus jeunes que moi, mais ils « mûrissaient » bien. Les têtes blanchissaient. Albert avait pris un peu de ventre, François, un peu de rides. Henri avait perdu un peu de poids et Thomas, un peu de cheveux.

Personne n'avait vraiment été malade, à part Henri qui nous avait fait une peur bleue, quelques années plus tôt, lorsqu'il avait été hospitalisé d'urgence pour un sérieux problème avec ses artères. Mais il s'en était occupé. Changement d'alimentation, entraînement physique, repos. Il nous était revenu comme neuf. Oui, mes amis de longue date étaient les mêmes garçons si merveilleux. Plus aussi fringants, mais toujours aussi joyeux et fidèles. Il ne manquait que Massimo, retenu en ville pour le travail. Et je savais que, même s'il avait été libre, il ne serait pas venu.

Interrompant mes réflexions, Allison est arrivée, accompagnée de Lulu. Elles étaient un peu pompettes.

— Alors, les mousquetaires, ça va ? a demandé mon amie romancière.

Tout le monde s'est embrassé. J'ai fait la remarque à Lulu qu'Armand se tenait à l'écart. Je l'avais observé plus tôt. En bon ébéniste, il s'intéressait à la cabane construite pour les jumeaux, mais ne semblait pas se mêler aux invités. Elle a rétorqué, en balayant l'air de sa main, qu'elle m'en reparlerait.

— Tout va bien, tout va bien.

J'en ai conclu qu'elle faisait allusion aux différends qui les opposaient si souvent. Surtout l'été, où elle avait coutume de dire que, en cette saison qui réclame tant d'attentions au jardin, elle, elle travaillait alors que son chum, lui, s'amusait. Il était toujours parti à la pêche ou dans le bois, et elle se tapait tout l'ouvrage. Ils possédaient un domaine qui ne souffrait pas d'être négligé.

Lulu m'a tenue serrée contre elle un moment et est revenue sur le sujet du jour.

— Je sais, je sais, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille. Moi non plus, je n'aurai pas envie de fêter ce chiffre fatidique dans quelques mois. Mais on ne peut pas empêcher les gens de nous aimer…

Elle m'a tournée vers l'ensemble des invités.

— Et ceux-là t'aiment. De ça, tu peux être sûre.

Allison s'est jointe à nous.

— Et tu devrais en profiter, ma belle. Moi, je n'ai plus de père, une mère qui se rappelle de temps en temps que j'existe, pas d'enfant, et mon Jules m'a laissée. J'ai personne pour me fêter, me soigner, ni même m'enterrer, quand ce sera nécessaire.

J'ai voulu rétorquer que ce n'était pas parce que son mec l'avait quittée pour une plus jeune que sa vie était terminée pour autant, et que ses amis étaient là pour elle. Elle ne m'en a pas laissé le temps. Avec autorité, elle m'a indiqué du regard mon fils et tous les gens réunis.

J'ai vu Vincent, qui veillait sans relâche au bien-être de tout un chacun. Il offrait des assiettes à ceux qui voulaient manger du dessert, remplissait les verres, caressait la tête des enfants au passage. Ça faisait longtemps que je ne l'avais vu si attentionné, il était toujours trop pris par son travail et sa famille pour être vraiment sociable. Là, il souriait, il discutait, il était partout à la fois, et moi je faisais la gueule.

— Tu as raison, ma Lulu. Je suis en train de passer à côté du meilleur.

Je me suis rendue près de mon fils, qui m'a accueillie avec un sourire timide et a tenté des excuses.

— Je ne t'ai pas écoutée, Mamita, je sais. Mais j'aurais eu l'impression d'être un fils ingrat si j'avais laissé passer ça. Tu m'en veux beaucoup ?

Comment rester de marbre devant un tel argument ? Bien sûr, mes yeux se sont embués et j'ai fondu en larmes en m'échouant dans ses bras. Mon grand m'aimait et, tout à ma colère, j'avais oublié ce fait indéniable.

— Ah non ! Pleure pas, je vais pleurer, moi aussi, m'a-t-il dit, les yeux pleins d'eau.

Puis, sans qu'on les ait vus s'approcher, Raphaëlle, Batiste, Giulia et les jumeaux nous ont encerclés dans une étreinte communautaire en sautant, en gesticulant et en hurlant mon nom de grand-mère.

— Mamou ! Mamou ! Mamou !

Nous avons tous ri de bon cœur.

— O.K., O.K. On se calme. C'est trop d'amour en même temps. Je ne vais pas résister.

Une fois de plus, Vincent a pris les choses en main en éloignant gentiment ses deux enfants, ses neveux et sa nièce par alliance. Mon fils était devenu un homme formidable. Sous ses dehors parfois bourrus, il restait un grand tendre.

Il a demandé aux enfants de se placer en rangée, puis a tapé dans ses paumes pour que les autres convives s'approchent. Graziella a apporté une feuille à ses jumeaux, qui pour une fois se tenaient tranquilles. Je lui ai fait un clin d'œil au passage pour lui signifier que j'étais touchée par tout ce qu'elle avait fait. On m'a avancé une chaise pour que je m'installe confortablement. L'image de ma marraine m'est venue en tête, elle qui m'avait seriné toute sa vie qu'une femme ne devrait jamais dire son âge. « Quand tu déclares ton âge véritable, surtout s'il est vénérable, les gens se précipitent aussitôt pour te tendre un siège ; et là, ils se mettent à te hurler dans les oreilles même si tu leur répètes que tu es âgée, pas sourde ! » Heureusement, les choses se sont passées autrement.

Raphaëlle a ouvert le bal avec un joli poème qui faisait mon éloge. Elle a été suivie de Batiste, qui avait

préparé un discours enflammé à connotation politique où il était question du bien-fondé de ma présence dans leur vie et dans la société. « Il en faudrait plus, des grands-mères comme elle ! » Ce qui a bien fait rire l'assistance. Quel orateur, ce Batiste ! Giulia, pour sa part, m'a rappelé ses bons souvenirs d'enfance avec moi. Certains cocasses, d'autres plus touchants. Puis Enzo et Luca ont entonné la chanson que je leur chantais souvent, qui parle d'une étoile qu'on allume au pied de son lit. Beaucoup de mots doux, beaucoup de mots tendres. Lulu avait raison : beaucoup d'amour.

Bernardo m'a fait cadeau d'une fort belle alliance pour remplacer celle qu'il m'avait donnée quelques années plus tôt, lorsque nous nous étions mariés dans le village de Cortone. À cette époque, nous n'avions pas les moyens de nous procurer des joncs de qualité. Ma famille et mes amis m'ont offert, en plus d'un beau montant d'argent pour me gâter, un album photo dont la couverture était ornée de magnifiques dessins. J'ai reconnu le talent indéniable de Marie. Au fil des pages, j'ai revécu de grands pans de ma vie avec eux : les travaux dans la maison jaune, un ou deux méchouis, le passage trop court dans nos vies de Raphaël, le jeune protégé d'Albert mort du sida, l'inauguration de la piscine, la réfection des égouts alors que le jardin était dévasté, une photo de Bouboulina endormie au soleil, le mariage d'Allison et Jules, la naissance de Raphaëlle. Y figuraient aussi des instantanés de mon enfance et de mon adolescence, de celles de Vincent également, un voyage en Europe avec Lulu, le tout mélangé avec l'arrivée de Miro, puis celle de Bernardo et ses enfants, quelques clichés de nos séjours en Italie, la naissance des petits. Et des fêtes d'hiver, d'autres d'été ou d'automne sur la terrasse de la maison jaune. De grandes discussions entre amis. D'innombrables fous rires. Tandis que je feuilletais l'album,

mon petit juge est intervenu : « Soixante-dix ans, c'est tout ça, ma vieille ! »

***

La fête s'est terminée tard, ce soir-là. J'ai accompagné mes invités à leurs voitures. Elles étaient toutes camouflées dans le tournant de la rue. J'ai envoyé les derniers bye-bye et les derniers bisous de la main, puis je suis retournée lentement vers la maison, légèrement grisée par le vent doux et par cette journée épuisante. Je me suis rappelé que les aventures de la maison jaune s'étaient presque toujours terminées par une fête. Cette fois-ci, c'était par une fête qu'elles commençaient.

« Un second début », a tranché le juge.

— On peut appeler ça comme ça, ai-je marmonné à mon médiateur.

J'ai levé les yeux et vu une voiture qui se garait dans l'entrée. Un oubli de la part d'un invité ? Je me suis approchée pour découvrir Massimo qui s'extirpait de son siège.

— J'avais l'impression que ça ne finirait jamais, cette maudite fête-là ! a-t-il dit d'un ton impatient.

— Comment ça ? Tu attendais que les gens soient partis ? Ça s'est passé beaucoup mieux que je le craignais, tu aurais pu… Tu…

Je ne comprenais pas. En même temps, je sentais bien que quelque chose clochait. Massimo avait le teint pâle, la peau luisante de sueur alors qu'il ne faisait pas si chaud ; ses mains tremblaient, son regard était fuyant. Puis il a murmuré :

— Bientôt, on ne me verra plus.

Quinze ans après la fin de *Bonheur, es-tu là ?*, on retrouve avec plaisir Olivia et son monde. Ses deux familles, l'italienne et la québécoise, et ses amis de la première heure sont réunis pour célébrer son anniversaire, alors qu'elle les a menacés du pire s'ils le faisaient. Ils l'ont fait quand même. Par amour, par amitié, par fidélité.

Qui a dit qu'on ne pouvait être heureux plus d'une fois ? Avec l'amoureux, les petits-enfants qui grandissent et s'affirment, avec les copains Massimo, Henri et Thomas, Albert et François, Lulu et Armand, et Allison qui, eux aussi, vieillissent…

Un roman rempli d'émotion, d'humour et de tendresse pour couronner en beauté la saga du bonheur !

Comédienne, animatrice, auteure et enseignante, Francine Ruel a écrit pour la télévision, le théâtre, la chanson et le cinéma et a publié seize ouvrages, dont la saga du bonheur – Et si c'était ça, le bonheur ?, Maudit que le bonheur coûte cher !, Bonheur, es-tu là ? *et* Le bonheur est passé par ici. *Son dernier roman,* Anna et l'enfant-vieillard, *s'est vendu à plus de 55 000 exemplaires.*

ISBN 978-2-89722-065-5

Groupe Livre QUÉBECOR